

La lessive : [1ère partie]

Autor(en): **Musy, Louise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 49

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223600>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le cas le plus intéressant est celui d'une bécasse qui avait eu les deux jambes brisées par un coup de feu et qui ne fut retrouvée que le lendemain. L'oiseau avait réussi à se faire des applications et des bandages aux deux membres, pour l'un même sur deux fractures différentes. Mais, obligé d'opérer dans une position très difficile et privé de l'usage de ses pattes, il n'avait pu se débarrasser de quelques plumes qui, collées et entourées autour de son bec, vers l'extrémité, le condamnaient à mourir de faim. Quoique parfaitement pansée et capable de voler encore, la bécasse était déjà d'une extrême maigreure.

LA LESSIVE

BINTENDONS-NOUS d'abord sur ce mot de lessive, sans nous inquiéter de la définition du dictionnaire. Si on met tremper du linge dans une seille, et qu'on le cuise dans la couleuse, c'est un buïon... Si on fait une belle eau de savon, écumeuse et blanche, qui donne envie de prendre un fêtu pour souffler des bulles et qu'on mette dans cette belle mousse du joli linge fin, c'est un savonnage... Mais la lessive, la grande lessive, qu'on coule deux jours dans un grand cuvier, avec du lissu aux cendres, qu'on lave dans la grande fontaine, et qui dure à peu près huit jours, ça c'est une autre affaire.

Il y a un mélancolique proverbe qui dit : « Quand le fenné fan la buïa, craïdè mè, né fa pas biò... » C'est un proverbe très injuste, et très perfide. Il insinue, en sous-entendu, que, pendant la lessive, les femmes sont des fagots d'épines, qu'elles ne sont pas bonnes à prendre avec des pincettes, que les pauvres hommes sont très malheureux, qu'ils n'osent pas entrer dans la cuisine, ni demander qu'on leur recouse un bouton, et, enfin, que la soupe est détestable... Tout cela est très exagéré. Et, d'ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il y a une femme et femme, comme il y a un fagot et fagot... Peut-être, en effet, que celles qui sont grincheuses tout le jour et aussi le dimanche... Et puis, remarquez les hommes dans les circonstances analogues, le jour du mécanique, par exemple. Est-ce que par hasard ils ne se départent pas un instant de leur courtoisie et de leur urbanité?... Est-ce qu'ils viennent chapeau bas, et en s'excusant de déranger, demander si les fleuriers sont prêts et si les sacs sont raccommodés?... Rarement, hélas ! oui, bien rarement, et s'il plaisait aux femmes d'inventer un proverbe en patois à propos du mécanique, elles en auraient bel et bien le droit.

Il y a des gens qui prétendent que ces grosses lessives devraient passer de mode, que tout ce linge entassé pendant des mois dans un galetas, que la propreté, l'hygiène, les microbes, le progrès, etc., etc... Mais de quel droit ces gens (je cite un philosophe, et, au petit bonheur, encore), de quel droit ces gens se permettent-ils de changer les rites des ancêtres?... On a toujours fait comme ça, n'est-ce pas ?

— C'est le moment de faire la lessive, annonce un soir Caroline, la maîtresse de maison, je m'en vais voir chez la Justine si on peut avoir le lundi, onze. Justine, qui tient le registre des lessives, ouvre l'almanach de Berne et Vevy, qui en tient lieu, et s'approche de la fenêtre pour y voir.

— Attendez voir, dit-elle, que j'aïlle chercher mes lunettes, j'ai idée que le lundi onze est déjà pris...

Les lunettes révèlent qu'en effet...

— Oui, c'est bien ce que je pensais, c'est la Marie des Uttins...

— Oh ! alors, regardez-voir le jeudi quatorze...

— Le jeudi quatorze, pourrait bien arriver que c'est la Sophie qui l'a.

— Mon té, que c'est bête !... cette bougre de Sophie !

— Il faudrait tâcher de vous arranger avec elle.

— Oh ! on risquerait de se battre en duel... donnez-moi le lundi dix-huit.

Munie du lundi dix-huit, Caroline rentre chez elle, préoccupée de savoir combien de lessiveuses elle va demander, et lesquelles. Car il ne faut pas se figurer que ce soit très facile. Il y a au village cinq ou six lessiveuses qui ont parfois, entre elles, certaines difficultés. Une année, par exemple, l'Henriette avait juré qu'elle ne laverait pas chez les gens qui prendraient la mère Magada, qui avait dit du mal d'elle chez le juge Chappuis... Ce fut très embarrassant, la mère Magada et l'Henriette étant des lessiveuses de tout repos. Il fallut opter. Et, l'année suivante, ces deux dames s'étant réconciliées, la mère Magada reçut très froidement ceux qui l'avaient délaissée pour son ancienne ennemie.

La mère Magada, malgré son nom exotique, est une bonne Vaudoise, originaire de Romanel sur Morges, où elle a vu le jour. C'est dans cet endroit qu'elle fit la connaissance de feu Magada, qui lui fit la cour, l'épousa, la battit souvent et lui laissa toute latitude de gagner sa vie et celle des enfants issus de cette heureuse union. C'est ainsi qu'elle s'habitua à laver la lessive. A l'heure qu'il est, la mère Magada est d'âge à rester dans un fauteuil, avec le chat sur ses genoux, les rhumatismes ont tordu ses doigts, elle toussa la nuit, elle toussa le jour, elle boîte un peu, mais par tous les temps, elle lave encore la lessive pour gagner son pain. Si un missionnaire nous racontait que des choses pareilles se passent en Chine ou au Tibet, nous serions bien émus. Et ne trouvez-vous pas que ces lessiveuses, qui font pour les autres un travail si pénible et si désagréable, ne trouvez-vous pas qu'elles mériteraient quelque chose comme de la reconnaissance. Les nations belliqueuses élèvent sur des socles, au milieu des places publiques, des statues à des conquérants; la république des soviets en élève à ses plus farouches démagogues, mais si les hommes possédaient la dixième de l'intelligence qu'il s'attribuent, c'est aux lessiveuses qu'ils les élèveraient, et les ménagères, à l'inauguration, pleureraient d'attendrissement. Quand je serai du conseil communal, à la première séance déjà, demandant la parole, je tiendrai le discours suivant : « Messieurs. Vous savez que nous avons dernièrement perdu une citoyenne dévouée à la commune, Madame Henriette-Amélie X., lessiveuse. Vous savez toute la reconnaissance que nous lui devons. Je propose, pour le bien moral de la commune, et pour l'éducation de la jeunesse, d'ériger à sa mémoire une plaque commémorative qui sera placée contre le mur intérieur de la grande fontaine, et qui portera ces mots : « A la mémoire de Henriette-Amélie X., qui, pendant un grand nombre d'années, par la pluie, le soleil, la bise et le gel, ne ménageait ni son temps, ni sa peine, lava dans les eaux de cette fontaine le linge de nos maisons, contribuant ainsi à l'hygiène et à la santé publiques. La commune reconnaissante. »

Je tiens pour certain que mon discours aurait un grand succès, et que plusieurs de ces messieurs regretteraient d'avoir oublié leur mouchoir de poche. C'est tout au plus s'ils me demanderaient de raccourcir un peu mon inscription par économie, à cause d'une petite dette qui pèse encore sur un immeuble communal.

Les gens du village, d'habitude, comprennent bien ce qu'ils doivent aux lessiveuses. Ils savent qu'à froter et taper les gros draps de toile de ménage, elles attrapent plus de courbatures que de rentes. Aussi, leur donne-t-on un bon dîner. Bien entendu, il ne s'agit ni de vol-au-vent, ni de poulet financière, ni de truite au bleu... On leur sert, d'habitude, des choux et du jambon, et, à goûter, du beurre et des confitures.

Une fois, cependant, Mme Henrioud, qui venait d'épouser son cousin Eugène, après avoir été bien des années cuisinière chez le préfet, Mme Henrioud donc, à une lessive du printemps avait mis des asperges. Et pas du rebut... les plus belles de son jardin, quelque chose de bon... Aussi, s'attendait-elle à des compliments, ou, tout au moins, à un murmure d'approbation. Mais point.

— Qu'est-ce que c'est que ces bâtons ? demanda dédaigneusement la mère Merminod.

— C'est des asperges.

— Ah !... j'aurais mieux aimé des choux, et vous, Pauline ?

— Moi aussi, dit Pauline.

(A suivre.)

Louise Musy.

Nous autres Vaudois... par Charles Gorgerat. — Editions de la Gazette de Lausanne.

Une fois de plus, la Gazette de Lausanne offre un bel ouvrage au public vaudois et romand. Le livre qu'elle édite, cette année, a pour auteur M. Charles Gorgerat, avocat et vice-président du Grand Conseil, un Vaudois de bonne race qui a su s'évader de ses obligations professionnelles pour mettre au point ses idées et rendre un splendide hommage à son pays. Tout d'abord, l'auteur nous déclare « qu'il n'a pas eu la prétention d'écrire une œuvre littéraire ». Il se considère plutôt comme un amateur qui écrit pour son propre plaisir. Il n'en reste pas moins que sa langue est admirable de clarté, de limpidité et de vigueur — une langue que ne désavoueraient pas les grands Vaudois dont il cite les noms et reproduit les meilleures pages.

L'ouvrage est divisé en trois parties : « Nos origines et notre passé », « Vaudois d'hier et d'aujourd'hui » et « Le Vaudois et l'âme vaudoise ». En une succession de petits chapitres qui sont des modèles de concision, l'auteur note les différentes phases de notre histoire qu'il émaille de citations choisies avec goût, puis, passant aux origines de notre langue, il fait preuve — et sans en avoir l'air — de connaissances linguistiques toutes particulières. Il y a là toute une documentation du plus précieux intérêt à consulter avec profit. Enfin les dernières pages sont un beau poème de la vie paysanne, poème plein de sensibilité et d'émotion contenue. L'auteur met le point final à son œuvre par ces mots où la finesse s'allie à la bonhomie malicieuse : « ... Vaudois, mon frère, reste toi-même ; soigne tes vertus et tes qualités ; conserve jalousement tes défauts. »

Ce bref aperçu ne peut donner qu'une idée incomplète du bel ouvrage que nous signalons au public. Il faut le lire et le relire. Il faut le placer, dans sa bibliothèque, à portée de la main. Le « Conteur Vaudois », qui s'est toujours intéressé aux manifestations de la vie vaudoise, est heureux de saluer cette publication qui honore à la fois l'auteur et les éditeurs. Signalons encore les dessins du bon peintre Rouge qui sont d'une belle venue, les hors-texte de l'artiste lausannois Louis Curtat et les vignettes du peintre-graveur F. Junod. Quoi de plus typique, par exemple, que ce cadran solaire de 1514, surmonté de ces cinq mots : « On a bien le temps ». Dans un saisissant raccourci, nous avons là toute l'âme vaudoise.

Jean des Sapins.

Au **Bourg-Sonore**, deuxième semaine du **Spectre Vert**, film 100% parlant français, avec André Lugnet de la Comédie Française. — Réalisé en Amérique par Jacques Feyder, le « Spectre Vert » est la plus éblouissante réussite du film policier et du film parlant. Feyder (dit le Journal de Genève) y déploya sa science du cinéma, sa fine intelligence des choses de l'écran, son goût ; mais ses dons ne furent pas seuls à le servir. Il eut encore la chance de tomber sur un sujet merveilleux dont tous les éléments se combinent pour intriguer, surprendre, séduire, émouvoir, sans qu'un seul instant l'intérêt faiblisse, sans qu'on puisse deviner où nous conduira l'histoire. Rarement on vit au cinéma mélange si heureux du verbe et de l'image. — Tout le monde à Lausanne voudra voir le **Spectre Vert**, histoire passionnante et admirablement interprétée.

Retenez vos places au 26.783. Faveurs suspendues.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE

le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE